



Mon pays, ma maison¹

COMMUNICATION D'ARMEL JOB

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 14 JANVIER 2023

Je suis particulièrement honoré d'avoir été invité par notre secrétaire perpétuel à vous faire la première communication de l'année 2023. J'ai bien conscience que je ne méritais pas cette faveur, car je n'ai guère été assidu à nos réunions ces derniers temps. À l'époque où j'étais professeur, j'ai remarqué bien des fois que le meilleur moyen d'amener un cancre à résipiscence, c'était de lui demander de faire devant la classe un exposé sur un sujet qu'il aimait. Je soupçonne donc notre secrétaire perpétuel d'être non seulement un excellent poète et médecin, mais également un pédagogue averti.

Je vais donc vous entretenir brièvement d'un sujet très modique, à savoir les circonstances de ma vie qui ont fini – presque sur le tard – par me mettre la main à la plume. Depuis une bonne vingtaine d'années, en effet, je suis devenu romancier. La postérité décidera après ma mort si j'étais un écrivain, je ne suis pas pressé de le savoir.

La qualité de romancier, dans mon cas, recouvre en fait une activité fort simple : je raconte des histoires. Ne croyez pas que je raconte *mon* histoire : ce ne serait pas très passionnant ! Non, je raconte l'histoire d'hommes et de femmes que je tire de mon imagination et que je fais vivre le plus souvent dans les lieux et le milieu où j'ai passé mon enfance et ma jeunesse.

Souvent, on m'a demandé pourquoi j'écrivais des histoires, d'où me venait ce goût de la littérature. C'est la question tarte à la crème que l'on pose à tous les auteurs quand ils font une causerie dans une bibliothèque ou une librairie. Comme j'ai été dans l'enseignement, que j'ai une formation de philologue, on s'imagine volontiers

¹ L'enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l'Académie à cette adresse : <https://youtu.be/1J4GQXaTvW0>

que ce sont mes études, la fréquentation des grands auteurs de l'antiquité grecque et latine qui m'ont inoculé le virus de la littérature.

Pourtant, à bien y réfléchir, je crois pouvoir dire qu'il n'en est rien. Ce qui m'a donné le goût de la littérature, ce sont d'abord, je crois, les impressions de mes vertes années à la campagne qui étaient enfouies en moi et qui sont remontées peu à peu à la surface. Il n'y a aucune période plus importante dans la vie que l'enfance, me semble-t-il. C'est dans l'enfance que l'esprit reçoit les impressions qui le marqueront le plus profondément quand l'être humain est si proche encore de l'étonnement primordial de sa venue au monde, qu'il garde virginale encore la capacité de percevoir le mystère de l'existence.

Telle est la raison pour laquelle j'ai choisi de vous parler de mon pays de naissance, de ma maison, des paysages, des lieux où j'ai vécu, puisque ce sont eux qui m'ont transformé en romancier, c'est-à-dire, selon la définition de Jean Giono, en raconteur d'histoire.

Je suis donc né dans la vallée de l'Aisne, sur la terre de Durbuy, commune de Heyd, au numéro 4 du hameau de Ninane, qui comptait en tout et pour tout sept feux, tous à distance respectueuse les uns des autres. J'étais le troisième garçon d'une famille qui en compta quatre. Je reçus le prénom exotique d'Armel en souvenir d'un jeune homme que mes parents avaient beaucoup aimé, brièvement apparu et disparu dans nos parages au cours de la guerre.

Mon grand-père, Armand, était marchand de chevaux. C'est dans sa maison que j'ai vu le jour. C'était une haute demeure en brique émaillée construite en 1911. Elle était divisée en deux. D'un côté l'écurie et au-dessus le fenil, de l'autre, le corps de logis. On entrait par un corridor qu'on appelait du vieux mot de « vestibule » dans lequel se trouvait un escalier en hêtre blanc. Le vestibule donnait accès à deux pièces à droite et à une autre, au fond.

La première pièce s'intitulait en wallon – je traduis littéralement – « la grande place ». Elle était occupée par de beaux meubles de style liégeois sur un parquet de chêne, tables, chaises, divan, *dresse*, deux-corps vitrine, secrétaire, fabriqués dans l'ébénisterie Lepêche, dont l'atelier se trouvait à une centaine de mètres en aval de la maison, sur le bief qui alimentait la roue actionnant les machines.

Dans la grande place, on n'allait jamais. Dans mon premier souvenir de cet endroit, je vois le corps de mon grand-père étendu sur la table dans la pénombre entre les flammes de deux chandeliers. Je suis dans les bras de Denise, la nièce de ma mère qui la secondait, et je demande si on va brûler parrain. Ayant l'habitude de déjeuner d'un œuf avec lui, dans les jours qui suivirent sa mort, je fis ma première et dernière grève de la faim.

Dans la grande place, il y avait le portrait d'une jeune et belle femme, ma grand-mère, née Valérie Kersten – un patronyme prestigieux qui fut celui de Felix Kersten, le kiné de Himmler, qui monnaya ses soins contre la libération de milliers de prisonniers. Valérie mourut d'un cancer quand mon père n'avait que quatorze ans.

J'appris plus tard que la grande place avait été deux ou trois étés ouverte au public, quand mes tantes, Jeanne et Ghislaine, étaient jeunes filles, et que parrain rentabilisait leur jolie frimousse en leur faisant servir la goutte ou le faro aux gens de passage sur la grand-route devant la maison. C'était seulement pendant les vacances, car elles étaient pensionnaires chez les bonnes sœurs à Namur. L'une fit carrière dans l'enseignement, l'autre dans les chapeaux. Elles parlaient anglais, mettaient du rouge à lèvres, buvaient du whisky et fumaient comme des dragons.

Mon grand-père considérait que les filles devaient être instruites afin de ne dépendre de personne. Les garçons n'avaient pas besoin de cela. Par voie de conséquence, après son école primaire, mon père, resté seul avec son père veuf, l'aida d'abord dans le commerce des chevaux jusqu'à son service militaire au 3^e régiment des Chasseurs ardennais. Il fit la campagne des dix-huit jours comme estafette de l'état-major, où un général lui conseilla la veille de la capitulation de bazarder sa moto et de prendre la clé des champs s'il voulait éviter des vacances prolongées en Allemagne.

Après la guerre, il se mit à sillonner la Famenne et le Condroz avec un camion White recyclé de l'armée américaine sur lequel était montée une machine inventée par son oncle Gustave Mouvet, une sorte d'ogre métallique capable d'avaler les plantes fourragères pour en décortiquer la semence, de moudre le froment et, innovation de mon père, de régénérer la bourre des matelas.

Les matelas à l'époque n'étaient que des sacs remplis de déchets de laine ou de tissu. Le poids des corps finissait par les rendre durs comme des galettes. Mon père les décousait et passait le contenu dans sa machine, d'où la matière ressortait aérienne et moelleuse à souhait.

Toute sa vie, mon père se déclara ignorant. Socrate aussi déclarait que la seule chose qu'il savait, c'est qu'il ne savait rien. Il y a les sages et il y a les savants. Le plus souvent, c'est l'un ou l'autre. Il faut choisir.

La deuxième pièce dans le vestibule était appelée « la grande cuisine ». Le carrelage était un beau damier noir et blanc comme dans les cuisines des peintres hollandais. Elle possédait une élégante cuisinière émaillée brune. Néanmoins, on n'y cuisinait jamais.

Deux grandes fenêtres une à l'est, l'autre au midi, haut buffet, table, chaises, fauteuils, divan à dossier rabattable pour la sieste. C'était la pièce de séjour, très agréable, particulièrement en hiver, quand on chauffait le fourneau à blanc. En rentrant de l'école, on approchait une chaise, on ouvrait la porte de l'un des deux fours – qu'on n'appelait pas four mais « coffre » – et on y fourrait les pieds. C'est dans cette posture que j'ai commencé à dévorer des livres dès l'âge de sept ans. La lecture fut pour moi d'abord un plaisir des pieds, puis seulement de l'esprit.

Au fond du vestibule, à gauche, sous l'escalier était dissimulée la porte de la cave, où mon père nous bannissait dans le noir quand nous étions définitivement insupportables. Toute notre enfance, ma mère se demanda ce qu'elle avait fait au Bon Dieu pour avoir enfanté quatre drôles qui ne rêvaient que plaies et bosses.

Dans la sombre encoignure sous l'escalier était suspendu le téléphone mural. Un coup de manivelle et on disait à la demoiselle du téléphone : « Henriette, passe-moi un peu Nestor (le boucher) ou Émile (le boulanger) ou le docteur Hallet !

– Le docteur ? Attends, je vais sonner chez Coibion, y doit y être, Eugène est en train de plier bagage, j'ai vu passer le curé. »

Pas besoin de GSM, Henriette vous suivait à la trace. Le Bottin, on ne s'en servait jamais. Son papier très fin avait un bien meilleur usage aux cabinets.

Devant soi, enfin, on avait une porte vitrée donnant sur la dernière pièce, la « petite cuisine ».

Le carrelage du vestibule s'y poursuivait. C'était un carrelage en mosaïque aux arabesques florales savantes. Une véritable œuvre d'art. Mon grand-père l'avait racheté au château de Villers-Sainte-Gertrude lors de sa restauration. La crasse s'incrustait entre les milliers de tessons en dés à coudre des motifs. Il ne se nettoyait qu'à quatre pattes, à la brosse de chien. Ma mère le maudissait.

Dans la petite cuisine, de remarquable il n'y avait qu'une cuisinière à bois ornée de faïence et une pompe aspirante-refoulante qui remontait l'eau du puits.

Pour l'étage, on disait en wallon « sur le plancher ». Quand il y avait une grosse somme à payer, ma mère disait qu'elle allait la chercher « sur le plancher », dans la chambre à coucher conjugale, où elle gardait des billets entre certaines piles de draps connues d'elle seule.

Le sol de l'étage était tout entier parqueté en sapin. Il y avait trois chambres, une avec de très beaux meubles de chez Lepêche, où personne ne dormait jamais, la chambre des parents, la seule qui avait une clé, et la chambre des quatre chenapans, où ils dormaient avec le grand-père dans de grands lits en bois avec une proue et une poupe recourbées comme des drakkars.

Au-dessus, le grenier était une caverne d'Ali Baba, où s'entassaient des pièces de bourrellerie, harnais, selles, colliers, des chaussures, des chapeaux, dans une commode, du linge de femme en soie, de la dentelle, contre un mur, des balles de café vert, un four à pain où ma mère cuisait le pain d'épeautre et un vieux fauteuil à propos duquel j'écrivis à huit ans ma première œuvre, dans laquelle je le priais de raconter ses souvenirs du temps où sans doute il trônait dans la grande cuisine.

Entre le grenier et le fenil, les briques étaient souvent disjointes. Par les interstices, le parfum du foin se répandait en été dans le corps de logis. En hiver, la maison vibrait des coups de chanfrein que les chevaux donnaient dans leur haut râtelier en fer.

Autour de la maison il y avait sur un flanc, un jardin potager, sur l'autre, un étroit verger planté d'une longue ligne de fruitiers de toutes sortes et, à l'arrière, une grande cour qui débouchait sur nos pâtures.

La cour était traversée par le bief de l'ébénisterie Lepêche, sur lequel était jeté un étroit pont sans garde-fou, d'où mon petit frère chuta – sans que je l'aie poussé, je le jure – et faillit se noyer. En somme, nous avons un ruisseau à domicile. En été, on y installait des barrages pour patauger, en hiver, quelquefois, il était pris par la glace, on y faisait des glissoires.

Plus bas, dans nos prairies, coulait la rivière, notre rivière, l'Aisne. Mon père y pêchait la truite et nous, les gamins, des petits poissons immangeables appelés *tchabos* en wallon, qu'on gardait dans la bassine à lessiver jusqu'au lundi suivant, jour de

lessive, où ma mère transvasait dans le bief les cadavres et les rares qui avaient survécu.

L'Aisne était à portée d'oreille. Par temps calme, elle murmurait. S'il pleuvait quelques jours, elle grossissait brusquement et grondait. Au printemps, elle se payait toujours une escapade dans nos pâtures. Elle formait un petit lac dans la cuvette qui était au milieu. Son flux devenait un énorme sillon brun qui arrachait rageusement des morceaux de limon à la berge. Le fil de l'eau se transformait en une grosse carapace mouvante comme le dos d'un dragon.

Le long de la rivière, on trouvait des grèves de sable ou de galets polis comme des œufs d'oiseau. Des pans de rocher, qu'on aurait dit taillés en escalier, descendaient dans le courant. C'étaient vraiment des escaliers aménagés par nos ancêtres, nous ne savions pas. Les pâtures portaient des noms wallons mystérieux : *pré dè martè, pré dè fornê, dri lè fôdg*.

Trois siècles auparavant, en effet, la vallée de l'Aisne était couverte de forges. Le minerai de fer descendait des collines criblées alors de mines. Les forêts fournissaient le charbon de bois pour les fourneaux. Les maîtres de forge de la vallée de l'Aisne étaient si réputés qu'ils furent mandés en Suède pour fondre les canons du roi conquérant Charles XII. Aujourd'hui encore en Suède, le prestige de ces *Vallonernas*, que mon professeur d'histoire à l'ULG, Jean Lejeune, qualifiait par annexion de liégeois, est resté très vivace. Il n'y a que les Wallons de Wallonie qui n'en sont pas fiers.

Nos pâtures recouvraient d'antiques voies de forge. On en suivait l'ancien empierrement là où l'herbe était remplie de cailloux bleus criblés de petits cratères qu'on appelait *crabès*, et qui n'étaient pas des cailloux mais des scories de minerai.

Le long du bief, on aurait vainement cherché à enfoncer un pieu. La pointe cognait sur les dalles carrées d'une ancienne route visible sur la carte dressée par Ferraris en 1777 au temps de notre bonne impératrice Marie-Thérèse.

De l'autre côté de la rivière s'élevait la Roche-à-Frêne au pied d'une colline où il n'y avait pas le moindre frêne. Son nom autochtone de *Rotchafreim*, du latin *fremere*, frémir, « la roche qui fait peur » évoquait plus justement ses parois abruptes, plus penchées que la tour de Pise.

Notre hameau, lui, s'intitulait officiellement Ninane, mais personne ne lui donnait jamais ce nom. On disait « Au Romain », peut-être parce que nous étions

entourés de sept collines ou peut-être parce que les « Romains », les charretiers qui convoaient les célèbres briques de Rome, hameau de Barvaux, y reposaient les attelages avant de grimper la route vers Heyd.

Le long de cette route, dans la colline, se voyait encore une cave, qui avait été celle de la maison de Géna, le célèbre bandit qui finit guillotiné à Liège en 1821. Celui-là était parti de chez nous. Il avait commencé sa carrière en dépouillant les morts sur le champ de bataille à Waterloo, puis il avait écumé les Ardennes avec son compère, le cruel Magonette, qui était son « chauffeur », comprenez qu'il chauffait les pieds des paysans sur les braises rouges de l'âtre jusqu'à ce qu'ils confessent la cache où ils planquaient leur magot.

Pour nous, aller en Ardenne, c'était passer au-delà du vaste Bois du pays, sous-entendu de Durbuy, qui nous séparait des terres hautes réputées inhospitalières et habitées de gens têtus et coriaces. Dans cette vaste sylvie, l'eau était rouge et elle pétillait. On l'appelait *pouhon*, par abréviation de « eau de *pouhon* », mot wallon qui signifie source. On lui prêtait toutes les vertus. On la buvait comme les anémiques boivent le sang des bœufs dans les abattoirs. En contemplant pensivement les bouteilles qui, après deux ou trois remplissages, devenaient rouges comme des tuyaux rouillés, on se demandait quelquefois en quel état étaient nos œsophages.

Pourtant, dès que les beaux jours arrivaient, on y retournait. C'était le soir, quand les fermiers ont fini leur ouvrage. On chargeait les récipients dans la jeep de mon père. Les bois étaient sombres. D'autres hommes étaient là, accroupis près de la source, aménagée dans une cabane obscure. Le bout incandescent des cigarettes brillait dans la nuit tombante. Il y en avait qui venaient d'une ou deux lieues à la ronde, d'Oppagne, de Wéris, le mystérieux pays des menhirs, où, prétendait-on, les femmes accouchaient sous le dolmen pour transmettre aux enfants la puissance tellurique des pierres levées.

C'est que nous avons près de chez nous le meilleur *pouhon*, le *pouhon* de Laidloiseau, celui que buvait déjà Erard de la Marck, prince-évêque de Liège dans les premières années du XVI^e siècle. Erard avait une fauconnerie à cet endroit, à Laidloiseau, c'est-à-dire « l'aire de l'oiseau », hameau à un jet de pierre de la source. De ce hameau brûlé par les Allemands, il ne subsistait que quelques ruines. Les arbres s'étaient enracinés dans les maisons et tendaient leurs branches comme des bras par les fenêtres.

Tous ces lieux de mon enfance m'ont inculqué au plus profond du cœur le sentiment du mystère. Tout le temps avant qu'on m'ostracise dans la froide Ardenne étudier le latin et bien d'autres choses plus inutiles encore au réputé séminaire de Bastogne, tout le temps de ma vie sauvage, j'ai appris qu'il ne fallait pas se fier à l'apparence du monde. Le monde que nous voyons n'est que l'ultime et éphémère manifestation de nombreux autres mondes qui se recouvrent les uns les autres. Les choses les plus familières ne sont que l'alibi de vérités cachées. Si on soulève le voile des apparences, la grande place devient un café, la cuisine un château, le grenier un fournil, les cailloux du minerais, les rochers des escaliers, les dolmens des maternités, les hameaux des fauconneries. Ça n'en finit pas. Sous son air tranquille, votre père est le demiurge des matelas et le Mercure à moto d'un état-major au désespoir. Votre grand-mère porte un patronyme prestigieux et, vous-même, vous continuez le nom aimé d'un inconnu disparu.

L'univers est une poupée russe. À l'intérieur de chaque matriochka, il y a une autre matriochka. Combien d'historiens, d'archéologues, ne faudrait-il pas pour ramener à la lumière du jour la chair de vie enfouie sous l'épiderme du présent ?

Plus tard, après mes études à l'université de Liège, lorsque je fus rendu à la liberté, quand j'ai planté mes pénates là-bas où je vis désormais, près de Martelange, dans la vallée de la Sûre, j'ai cru, trop occupé par le travail, les responsabilités, la famille, que je m'étais installé dans un n'importe où commode. Ma femme et moi avons acheté un terrain sur une colline. Une méchante terre, où la bêche n'enfonçait qu'à mi-dents avant de mordre le schiste. Nous avons remué le sol pour en faire un potager, et voilà qu'un fer à cheval en est sorti, puis un morceau de herse, puis des tessons de vaisselle. Un jour quelqu'un avait donc mangé à cet endroit, un après-midi de fenaison peut-être, quand on buvait autrefois le café du coquemar dans les champs pour ne pas perdre de temps et aussi, sans doute, pour en prendre du bon.

Au printemps de l'année de notre installation, je suis allé au bois façonner quelques cordes. À l'orée de la vaste forêt d'Anlier, au lieudit « La Misbour », je me suis assis sur un muret pour manger mon casse-croûte. C'était le soubassement d'une église romane du XI^e siècle qui fut mise au jour quelque temps plus tard.

Dans le taillis tout proche de ma maison, on peut voir la trace nette de tranchées rectilignes, comme des fossés. Ce sont les *diverticula*, les chemins vicinaux qui s'abouchaient à la voie romaine Metz-Arlon-Tongres, dont on repère facilement

le tracé impeccable deux km plus loin, le long de la N4. Un jour, en vélo, je me suis arrêté à un carrefour, où m'est venue subitement l'idée de mon roman « Fausses innocences », qu'instinctivement, j'avais d'abord intitulé « Frontières ». Plus tard j'ai appris qu'à cet endroit précis se croisaient la voie Metz-Tongres et la voie Trèves-Bavai.

De la fenêtre où j'écris chaque matin, je vois une fondrière qui est le vestige d'une villa romaine et deux monticules dans un champ, qui sont des tumuli mérovingiens. Ces derniers temps, on a creusé le sol pour couler l'assise en béton de cinq éoliennes. Dans l'excavation de la quatrième, on a trouvé le puits d'un village gallo-romain et même des latrines où se trouvaient des noyaux de cerise vieux de 1 700 ans d'après l'analyse au carbone 14. Quelqu'un à cette époque avalait les noyaux comme ma fille Françoise qui n'en cracha jamais un seul.

Après cela, comment voulez-vous échapper au métier de romancier ? Le romancier est un pauvre homme que les choses poursuivent. Il voudrait les voir comme tout le monde, mais elles ne cessent de se dérober. Elles lui font la nique, elles se dévoilent un peu, elles se troussent un rien et, en lui, elles allument le désir de connaître. Il veut savoir ce qu'elles cachent. Il brûle de percer leurs secrets.

C'est par les choses sans doute que je suis venu aux personnes. Elles aussi se dissimulent derrière leurs apparences. Enfant, les soirs d'automne, je voyais dans la petite cuisine des hommes poser leurs grosses paluches noires sur la table, qui buvaient force café, léchaient le papier de leur cigarette et parlaient des heures avant de se rappeler de payer les céréales et les graines fourragères qu'ils avaient achetées au printemps à mon père, reconverti, après sa carrière de matelassier ambulancier et un terrible accident de moto qui l'immobilisa pendant dix-huit mois, dans le commerce des semences fourragères.

C'étaient les années cinquante et les événements récents, ceux de la guerre, de la déportation, des maquis, de la terrible bataille des Ardennes faisaient que tout le monde avait quelque chose d'extraordinaire à relater. Ah ! que la guerre était belle pour nous les enfants, éloignée dans ce temps obscur d'avant la naissance, lointain comme le temps des Achéens aux oreilles des auditeurs d'Homère, où la vie était plus dangereuse, plus exaltante, où les paysans aux lourdes mains étaient des héros !

Nous apprenions qu'il faut se méfier des apparences, que ces hommes, la casquette sur l'oreille et le mégot au coin des lèvres n'étaient pas aussi anonymes

qu'on aurait pu le croire avant qu'ils aient raconté leur histoire. Nous apprenions que leur vie, si conventionnelle en apparence, avait connu des péripéties insoupçonnables. Certaines quelquefois étaient si cruelles que l'homme n'en montrait que la grimace.

Je me souviens de ce garçon qui reniflait affreusement à chaque phrase, que mes frères et moi nous mêmes à singer après son départ. Mon père nous cloua le bec. Cet homme avait été raflé par les SS pour des représailles, après une action absurde de certaines têtes brûlées de la Résistance, il avait avec les autres otages creusé sa tombe, mais s'était évanoui pendant l'exécution avant d'être touché et avait été laissé pour mort parmi les cadavres. Depuis, il ne pouvait plus parler sans qu'un terrible sanglot étrangle sa voix.

Non, les choses ne sont pas les choses, les gens ne sont pas les gens, les vrais héros ne sont pas toujours ceux que l'on croit, il y a des reniflements qui sont des cris de douleur. Il faut prendre son stylo, le sucer longuement, en songeant à tous ces mystères puis, sur le papier, tenter d'écarter le voile des apparences.

Telle est la quête du romancier, comme je la comprends. Le romancier raconte le monde et les gens pour faire apercevoir le dessous des cartes, casser nos fausses certitudes, notre présomptueuse prétention d'avoir tout compris, susciter l'interrogation, faire naître l'étonnement, et nous rendre présent un instant le mystère du monde, le mystère infini de la vie.

Copyright © 2023 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Armel Job, *Mon pays, ma maison* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2023. Disponible sur : <www.arlfb.be>